

Métropole

Daho sur canapé

Il se passe quelque chose, vous savez ? Dix-huit ans après, et même si ça n'a aucun rapport avec les « événements » d'alors, les lycéens retrouvent la rue et ses vertus — c'est une superbe vitrine pour la contestation, et un lieu de drague privilégié les jours de grève. Et en même temps, ils redécouvrent la mélodie, et du coup se prennent d'amour pour des gens comme Etienne Daho.

Il paraît que dans les périodes de crise — morale ou économique — les « teenagers » s'inquiètent pour leur avenir. Donc, ils dansent parce qu'ils ont, plus que tout autre, le goût de la dédramatisation. Et le « truc » de Daho, c'est justement le plaisir, le « satori » (en japonais : illumination, flash, super bonheur).

V.D.N. — Il y a deux ans, on était 350 à t'applaudir au théâtre Sébastopol à Lille. Cette année, on était plus de 2000 (et on aurait pu être deux fois plus si la salle l'avait permis). Où est la différence ?

Etienne Daho. — C'est difficile à dire. Peut-être que les gens ont changé. J'ai vraiment un super souvenir de ce concert d'il y a deux ans. Quand tu est moins connu, il y a une espèce de truc comme un privilège. Quand on « vend » plus, on a forcément plus de monde, c'est bien aussi de partager ce que tu fais avec plus de monde.

V.D.N. — Curieusement, tu as plus de succès avec « Pop satori », un album pourtant moins évident à première écoute que le précédent (« La Notte »)...

E. D. — C'est vrai que « La Notte » était plus abordable que « Pop satori », plus simple, et plus facile par certains côtés. Les mélodies y étaient peut-être plus évidentes. Mais le fond reste le même : mon ambition est de faire des pop-songs mélodieuses quoi qu'il arrive.

V.D.N. — A propos, pourquoi as-tu expédié « Sortir ce soir » pendant le concert ?

E. D. — Je n'avais pas envie de la chanter intégralement. En chanter un a capella, c'était plutôt un clin d'œil, une respiration dans le concert. Et je ne pense pas avoir frustré beaucoup de monde. Il n'y a pas beaucoup de fans pour cette chanson (??? N.D.L.R.). En fait,

j'ai commencé à vendre des 45 tours avec « Tombé pour la France » seulement.

« Je n'ai pas de chez moi »

V.D.N. — Le prochain album, ce sera quoi ?

E. D. — Aucune idée. Pour l'instant je n'ai rien écrit. J'ai fait un bouquin, deux films, un album, la promotion de l'album, la scène... J'ai besoin de m'aérer, c'est pour ça que je vais partir à l'étranger dès la fin de la tournée (9 décembre).

V.D.N. — Tu n'as pas l'intention de refaire une tournée française pour profiter de la dynamique du succès comme l'ont fait Goldman et « Indochine » ?

E. D. — Il y a des pressions de notre tourneur pour ça, mais je ne le ferai pas. Je ne suis pas le genre à battre le fer tant qu'il est chaud. Une tournée, c'est bien si ça reste événementiel, si c'est quelque chose de rare. En revanche, à partir du printemps, je me produirai en Grande-Bretagne, en Allemagne, au Japon, en Scandinavie et aux Etats-Unis (San Francisco, Los Angeles, New-York, Minneapolis).

V.D.N. — C'est ça qui te fait dire que tu es un « nomade professionnel » ?

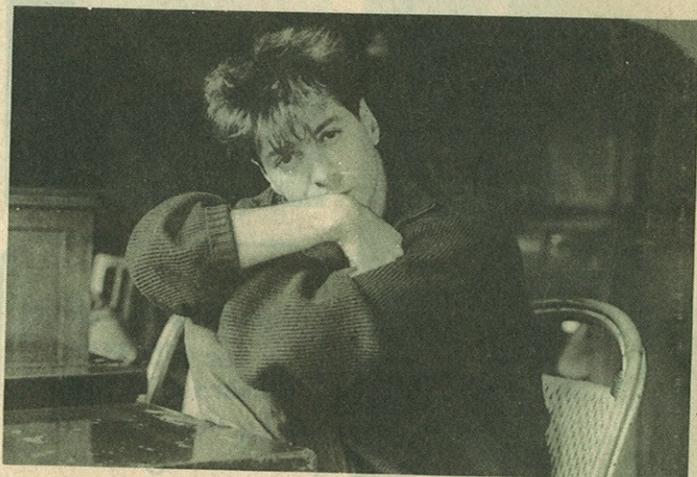
E. D. — Non, j'ai dit ça un jour à propos des domiciles. Je n'ai jamais vraiment habité chez moi, mais toujours habité chez des gens ou avec des gens.

V.D.N. — Tu ne te promènes

C'est aussi une indéniable « touch of class » qui fait que tout le monde le revendique : les clients du « Top 50 » comme les initiés du premier jour. Etienne Daho, c'est le triomphe de la chanson sans concession, de la mélodie raffinée.

Daho, c'est encore la victoire d'un équilibre préservé entre une « star attitude » suffisamment distante pour éviter de « s'user trop vite » et un regard ouvert sur l'extérieur, qui lui permet d'être en prise directe avec son public.

Un équilibre que révèle cette interview réalisée le lendemain du concert lillois, dans une chambre d'hôtel de la périphérie. Lui et moi seuls, assis chacun sur un lit jumeau. Je connais quelques jeunes filles qui auraient payé cher pour ce duo sur canapé...



Hier, il était en jean et veste bleus. Mais Daho n'aime pas les photos impromptues. Alors celle-ci sort tout droit de son dossier de presse.

(Ph. « X »).

quand même pas comme Francis Huster avec ton pyjama sous ton costard ?

E. D. — Non, j'ai vaguement un « chez moi » à Paris. Mais bientôt, j'en aurai un vrai à Londres, par commodités personnelle — l'anonymat — et professionnelle — rencontrer des gens, avancer, progresser, avoir des idées, s'aérer. Je suis complètement instable. J'ai toujours besoin de choses nouvelles.

« Private life »

V.D.N. — Pas de chez soi, une hyper-activité : tu parviens encore à faire la distinction entre vie privée et vie professionnelle ?

E. D. — Avec le temps qu'il me reste, c'est vraiment difficile. C'est vrai que ça perturbe beaucoup de choses. Pour la première fois de ma vie, ma vie professionnelle passe avant ma vie privée.

V.D.N. — Bizarre pour quelqu'un qui revendique la futilité, l'insouciance, la légèreté...

E. D. — C'est vrai que je revendique la légèreté et que pour moi, les choses relationnelles sont hyper-capitales. D'ailleurs, « Pop satori » est un

V.D.N. — En l'an 2000, tu chanteras encore ?

E. D. — Je ne sais pas du tout.

V.D.N. — Tu as dit quelque part que tu ne chanterais pas toute ta vie...

E. D. — C'est des choses qu'on dit ! Je suis beaucoup plus motivé maintenant que quand j'ai commencé, beaucoup plus passionné aussi par la scène et le disque. Et puis je ne sais même pas quel âge j'aurai en l'an 2000, c'est con ! En fait, je ne voulais pas faire de la chanson mon activité principale. C'est venu petit à petit, ça m'a pris sans que je m'en rende compte, maintenant, ça y est, c'est foutu !!!

Propos recueillis par Patrick JANKIELEWICZ